



## Techniques & Culture

Revue semestrielle d'anthropologie des techniques

52-53 | 2009  
Technologies

---

# Les instruments de l'alpiniste

*The Climber's Tools*

Jean-Baptiste Duez

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/tc/4870>

DOI : 10.4000/tc.4870

ISSN : 1952-420X

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2009

Pagination : 330-351

ISBN : 978-2-7351-1301-9

ISSN : 0248-6016

### Référence électronique

Jean-Baptiste Duez, « Les instruments de l'alpiniste », *Techniques & Culture* [En ligne], 52-53 | 2009, mis en ligne le 01 août 2012, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/tc/4870> ;

DOI : 10.4000/tc.4870

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Tous droits réservés

---

# *Les instruments de l'alpiniste*

*The Climber's Tools*

**Jean-Baptiste Duez**

---

## NOTE DE L'ÉDITEUR

Dans cet article, Jean-Baptiste Duez évoque l'évolution des pratiques de l'alpinisme en relation avec les changements techniques et instrumentaux.

Le choix de la photo d'ouverture appartient à la rédaction.



© lamato

Il existe plusieurs définitions de l'alpinisme qui suscitent des controverses que l'on peut qualifier comme étant celles des anciens et des modernes. Au sein de celles-ci, les techniques qui permettent l'évolution des pratiques de l'alpinisme occupent une place importante.

- 1 À côté des courses classiques, différentes pratiques sont apparues, qui sont considérées comme des variantes des simples ascensions en montagne. Ce sont par exemple l'ascension des cascades de glace, l'escalade ou le ski alpin. Les frontières entre ces pratiques et les courses classiques sont souvent ténues, étant donné qu'au fur et à mesure que l'on s'adonne à des courses plus difficiles, de nouvelles difficultés apparaissent. Ces dernières sont liées à l'ascension en rocher ou sur la glace, par exemple, et leurs variantes ne constituent que des spécialisations. Des grandes et lourdes expéditions scientifiques des débuts, comme l'ascension du Mont-Blanc, en 1786, jusqu'aux « directissimes » actuelles, le matériel a permis cette élévation du niveau, tout autant qu'il a modifié les représentations en vigueur.
- 2 L'étude de ce matériel est un élément indispensable dans la compréhension de l'alpinisme, lequel a constitué un fait social « total » en Europe, dont l'apparition est liée à l'émergence du tourisme mais aussi à la période de la révolution industrielle et à la constitution des États-nations. Les pratiques contiennent de nombreuses dimensions liées à l'organisation sociale, au plaisir, au danger et à la mort et, plus largement, à l'économie alpine.
- 3 L'ascension de la plupart des sommets alpins a été effectuée au XIX<sup>e</sup> siècle, principalement par des alpinistes anglais. Le ski a été importé de Norvège à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et, avec l'escalade et les autres sports de glisse, c'est la pratique qui a rencontré le plus grand

succès auprès du tourisme de masse. De nos jours, on s'adonne généralement à un ensemble de pratiques plus ou moins accessibles ou engagées et plus ou moins dangereuses, qui s'exercent au moyen d'instruments variés, comme les skis, qui se sont imposés tout d'abord dans les pratiques hivernales et printanières, et qui font désormais partie de l'alpinisme puisqu'ils s'emploient également en altitude. L'ensemble de ces pratiques est désigné par le terme *course*. Ce terme, qui vient de l'italien *corsa*, doit être associé à un champ lexical où se définissent les comportements, voire les fantasmes liés à la territorialité.

- 4 La contemporanéité de l'alpinisme s'inscrit enfin dans une diversification des outils et des instruments. On s'adonne aux pratiques à ski, à surf, à pied ; avec une corde, des piolets et des crampons ; en ski-alpinisme, en surf-alpinisme, en escalade... Il y a également des pratiques proches de l'alpinisme, comme le *canyoning*, le parapente, ou encore le saut en parachute du haut des montagnes, désigné par les termes « paralpinisme » ou *base jump*, pratiqué uniquement par quelques rares personnes en raison de sa dangerosité.
- 5 L'ascension des couloirs et des cascades de glace, dont provient également la forme dérivée du *dry tooling* qui désigne la grimpe au moyen de piolets « ancreurs » dans les voies où le rocher alterne avec la glace, est la variante la plus récente de l'alpinisme classique. Elle constitue une suite logique dans une progression à travers une recherche constante de la difficulté, même si elle se retrouve depuis longtemps déjà dans certains passages en face nord par exemple, où la glace et la neige glacée peuvent alterner avec la roche, au fur et à mesure de la montée.
- 6 La multiplication de ces pratiques suscite deux questions essentielles qui sont, d'une part, celle des différences entre pratiques sportives et sports, que nous traiterons plus loin, et, d'autre part, celle de la complémentarité des pratiques sportives. Ainsi l'ensemble des pratiques alpines apparaît comme particulièrement cohérent puisqu'elles engagent des gestes et un travail du corps similaires. Les rapports entre les pratiques suscitent également des discours. Roland Frandini, un guide du massif des Écrins, interviewé en 2002<sup>1</sup>, trouve par exemple que l'intérêt de l'escalade, qui s'est énormément développée depuis l'après-guerre est essentiel pour l'évolution de l'alpinisme, mais constitue également un problème pour les jeunes qui, trop sûrs de leur niveau physique et technique, minimisent les problèmes propres aux pratiques plus aériennes de l'altitude :
 

« Une certaine évolution est dangereuse : on ne peut pas faire une course difficile en face nord avec un à deux ans d'entraînement, si l'on ne va que dans des écoles d'escalade. Ce n'est pas un gros engagement. Une falaise et une face nord sont deux choses très différentes. On peut avoir une évolution très rapide en falaise, ce qu'on peut voir aujourd'hui chez des jeunes de 17 ou 18 ans, mais c'est impossible en montagne ».
- 7 Certains sports peuvent encore être jugés peu complémentaires entre eux et une différenciation existe entre les sports apparentés et les autres. Certains estiment que la natation et l'alpinisme, par exemple, sont très peu compatibles, malgré le travail des bras, des jambes et du souffle qui est prépondérant dans certaines nages et permet la préparation physique en dehors du temps passé en alpinisme. Pour eux, le développement musculaire différerait ainsi dans l'eau et serait moins intéressant que la course à pied et, *a fortiori*, que l'escalade en falaise artificielle.
- 8 Mais parmi les alpinistes, il apparaît avant tout une appréhension de ces pratiques en soi et sans comparaison avec les autres sports où l'on retrouve un ensemble de degrés de difficulté et d'étapes correspondantes<sup>2</sup>.

- 9 Je présenterai ici une étude réalisée à partir de terrains de thèse dans les Alpes. Celle-ci vise notamment à embrasser les représentations propres à l'alpinisme dans l'ensemble des pays européens alpins, où ces pratiques sont nées et ont commencé à se développer.

Au pied du couloir du Coup de Sabre dans le massif des Écrins



© Duez

Après les séracs, le passage de la rimaye est une traversée nécessaire pour atteindre le bas du couloir. L'ascension débute par une alternance de glace, de neige et de rochers. La pratique du *dry tooling* consiste en une recherche systématique de ce genre de passages.

## Chaussures, cordes, piolets et crampons

Les pratiques et leurs techniques ne vont pas sans discours. La corde qui assure et qui peut se rompre – quoique l'on parle de rompre une cordée et non pas une corde – évoque l'idée et le terme de religion. L'attachement implique une confiance partagée et un engagement mutuel. Par extension, cette idée va apparaître dans l'intégralité de l'alpinisme et non pas -seulement dans la fonction et la symbolique de la corde.

- 10 L'escalade sur de longues distances implique le fait de pouvoir parer aux chutes. Aussi s'attache-t-on à une corde que l'on attache ensuite avec des moyens « d'assurage », un terme utilisé par les grimpeurs qui sert à désigner l'assurance physique de son ou de sa partenaire, avec la corde, dans les parois. Et les idées d'assurance et de confiance dans les techniques ont conféré leur sens aux pratiques. L'assurance physique et directe est exercée à tour de rôle par les membres de la cordée ou bien par le premier de -cordée tout au long de la course.
- 11 L'évolution du matériel d'assurance que l'on porte sur soi et de celui que l'on fixe sur la paroi a radicalement transformé l'appréhension des difficultés depuis les débuts de l'alpinisme. Un équipement spécifique s'est développé : la corde, les piolets, les chaussures et les vêtements adéquats, le casque, les lunettes dites de glacier, tout un matériel qui a été inventé et perfectionné au cours de la conquête des Alpes et de l'évolution des pratiques.
- 12 La première grande évolution dans les techniques est probablement apparue dans la conception des chaussures de montagne avec l'invention des semelles *vibram* « qui

reproduisent en caoutchouc moulé le relief du classique cloutage alpin ». Ces chaussures auxquelles peuvent être fixés, en fonction des besoins, des crampons amovibles, ont enterré l'association de tricounis, c'est-à-dire des clous sur lesquels étaient fixés une lame et des crampons, des « ailes de mouches » et des gros clous ordinaires, dont étaient munies les chaussures à semelles solides jusqu'alors. Les traditionnelles chaussures en cuir, qui étaient les premières à posséder des semelles en système *vibram*, toujours utilisées dans la fabrication des chaussures les plus modernes, ont cédé la place à de nouveaux modèles : Le cuir a tout d'abord été remplacé par les « coques » en plastique rigide, puis par des mélanges de fibre de carbone, de cuir, et de tissu *thinsulate*, par exemple. Ces derniers modèles associent enfin la rigidité nécessaire pour faire tenir les crampons et un confort permettant aux pieds de ne plus se couvrir d'ampoules. Dans le ski de randonnée, les chaussures ont également beaucoup progressé. Toujours en plastique, elles se sont considérablement allégées et adaptées à la forme du pied. On peut ainsi les employer en hiver ou au printemps pour gravir des couloirs avec des crampons, avant de descendre à skis.

#### Le couloir du Coup de Sabre



S'il offre une dénivellée moindre que les 900 mètres de la voie Bonatti au Pic Coolidge tout proche, ou a fortiori que les 1700 mètres de la face Nord de l'Eiger, les 500 mètres de dénivellée du Coup de Sabre constituent une voie accessible seulement après plusieurs années de pratique.

- 13 Philippe Amiguet attribuait l'invention des crampons à l'Autrichien Eckenstein (Amiguet 1936). Un vieux guide se souvient d'avoir commencé « avec les fameux crampons autrichiens avec les pointes pyramidales ». Les crampons à dix pointes avec lesquels enseignait le professeur de l'École nationale de ski et d'alpinisme Armand Charlet dans les années 1930 sont parfois encore employés lors de la formation des guides. Ils ne pardonnent pas les faux mouvements et requièrent l'apprentissage d'une position de marche adaptée à la déclivité de la pente. Mais ils sont -généralement abandonnés



aujourd'hui, au profit de l'utilisation en marche glaciaire de crampons réglables, à douze pointes. Sur les glaciers, les pointes avant servent -notamment à éviter les chutes en provoquant un retournement vers le sol. Les crampons à quatorze pointes, dont il existe plusieurs modèles, possèdent, quant à eux, des pointes plus longues et asymétriques. Ils permettent de faire l'ascension des couloirs et des cascades de glace.

- 14 Les modèles utilisés en cascade de glace, apparus au début des années 2000, présentent des pointes avant plus longues. Les premiers de cette génération, comme les *terminators*, avaient également une pointe arrière supplémentaire au niveau du talon pour faire des crochétages de talon et offraient ainsi des possibilités de mouvements qui s'apparentent aux jeux de pied de l'escalade en falaises, où l'on travaille l'équilibre avec la pointe, en quart tournant ou dans une moindre mesure avec le talon. Les deux pointes derrière les talons ont cependant été abandonnées par les alpinistes et par les fabricants actuels parce que cette évolution enlevait les difficultés qui suscitent aussi l'intérêt des ascensions. Les crampons automatiques et semi-automatiques se fixent aujourd'hui comme des fixations de skis. Les crampons à lanières nécessitent un temps de chausse plus long mais se détachent moins aisément s'ils sont mal réglés. Les instruments de l'alpinisme ont ainsi contribué à transformer les pratiques.
- 15 Les instruments permettent ainsi, pour ceux d'entre eux qui concernent l'assurance et la protection des alpinistes, d'élaborer une marge de progression et, par extension, une culture de la sécurité en regard de laquelle seulement pourront s'inscrire les cultures du danger et de la mort.
- 16 La sécurité est par exemple établie en respectant un certain nombre de lois physiques. La force d'une chute peut se mesurer par une équation qui permet d'évaluer le risque dans une situation donnée. On la calcule par la hauteur divisée par la longueur de la corde qui absorbe. Une chute de 20 mètres sur une corde qui en fait quarante sera de facteur « un demi », c'est-à-dire anodine. Le choc entre le grimpeur et la chaîne d'assurage sera peut-être de 500 kilos. Par contre, si un relais (c'est-à-dire l'endroit en bout de corde, en montée ou en descente, où le premier de cordée -s'arrête, s'assure et assure celui ou ceux qui le suivent, pour pouvoir ensuite repartir vers un autre relais ou vers la fin d'une voie) est installé en falaise à deux mètres en dessous du grimpeur, et s'il décroche et tombe ainsi de quatre mètres, le facteur est de deux. La force de choc peut alors dépasser une tonne et être dangereuse. On peut *a priori* supporter un choc allant jusqu'à 1 200 kilos. Au-delà, des lésions létales se font dans la région de la colonne et/ou du bassin, provoquant des hémorragies internes (entretien du 23/02/2001 avec Sébastien Hugues, guide de haute montagne dans le massif des Écrins).

### Un relais dans le couloir du Coup de Sabre



© Duez

Dans les faces gelées ou enneigées, les relais sont des étapes tout aussi indispensables que sur le rocher. Ils sont parfois l'occasion de s'assurer d'une autre façon qu'au moyen des seules vis à glace, comme ici par exemple au moyen de piolets et d'un coinqueur.

- 17 L'utilisation des cordes comme des objets rattachant à la vie trouve son sens même dans la polysémie de l'un des termes employés pour décrire leur constitution. Autrefois constituées de simples torons tressés, les cordes possèdent aujourd'hui en leur milieu une « âme », qui peut être tressée ou torsadée, plusieurs procédés de fabrication coexistant chez les différents fabricants. Elles sont faites depuis 1965 en nylon et depuis peu en d'autres matières synthétiques, plus élastiques, plus légères, plus vite sèches.
- 18 Raymond Paquet, un vieux guide français, se souvient de la pratique de l'escalade avant l'arrivée des cordes « nylon » :
- « Les cordes en chanvre du Piémont, on disait que c'était les meilleures cordes. C'est ce qu'on disait ! La corde, entourée d'un filet vert ou rouge, mesurait 12 millimètres. Quand le filet était usé ou quand des traces de moisissure apparaissaient à l'intérieur, il fallait en changer. Quand la corde cassait, c'était d'un coup sec. Cela faisait une détonation, comme un coup de fusil ».
- 19 L'alpiniste Pierre Allain mentionnait à propos de ces cordes en chanvre d'Italie, encore en vigueur dans les années 1950, dont il soulignait le -danger dû à une résistance deux à trois fois plus faible, alors que les cordes en nylon étaient déjà apparues sur le marché, que le tressage leur était « prohibé pour la seule mais importante raison qu'il est difficile de déceler une possible et dangereuse putréfaction de cette matière » (Allain 1956). Les cordes en soie des années 1920 étaient plus solides, mais en raison de leur prix elles n'ont pas rencontré de succès chez les alpinistes. Les évolutions techniques et les normes de fabrication se sont imposées progressivement de cette manière, en étant associées à la pratique et aux expériences des grimpeurs, à leur praticité et aussi aux réalités financières. Le guide Léon Pfister se souvient de l'arrivée en Suisse des premières cordes en nylon :
- « L'évolution venait un peu au fur et à mesure des touristes qui venaient visiter. Les Anglais ont amené leurs premières cordes en nylon ici. Mon père en avait une en 1947, 1948, il avait une corde en nylon qu'un client lui avait rapportée de Londres. C'était léger, c'était solide, elle était blanche, elle était fantastique ! Une corde



torsadée, pas encore une corde gainée. Les cordes gainées sont venues beaucoup plus tard ».

- 20 Alors que les cordes tressées sont constituées d'un seul toron, les cordes câblées en possèdent trois. C'est selon ce dernier procédé et de ses dérivés que sont fabriquées les cordes actuelles. Les cordes utilisées aujourd'hui en alpinisme sont dites « dynamiques ». Celles dites « d'attache » possèdent un diamètre compris entre dix et onze millimètres, sauf en alpinisme de haut niveau, où il est inférieur à dix millimètres.
- 21 L'invention de la technique du rappel de corde a également suscité le développement des cordes de rappel, souvent dites « à double », parce qu'elles sont marquées au milieu ou par l'utilisation de couleurs différentes, afin de pouvoir facilement dédoubler la corde avant la descente. Ces cordes jumelées que l'on passe toujours en double lorsque l'on « mousquetonne » sont condamnées à disparaître au profit des cordes classiques, où l'on passe seulement un brin dans le mousqueton. De la même manière, pour nombre d'entre elles, les cordes en chanvre possédaient déjà au début du xx<sup>e</sup> siècle un repère visuel en leur milieu. Mais on faisait peu de rappels et il fallait que celui qui assure absorbe les chocs. La démarche la plus répandue était alors de « désescalader » les voies à la descente.
- 22 La situation est différente actuellement : même usagée, la corde dynamique actuelle est conçue pour que la force de choc n'excède pas 1 200 kilos. La plupart du matériel répond à ces critères de sécurité. La corde avec laquelle on assurera un premier de cordée doit être élastique et absorber les chocs bien au-delà de toutes les normes. Or, les cordes possèdent une date de péremption fixée par le fabricant et s'allongent après chaque chute importante. Elles ne servent plus ensuite qu'à s'assurer sur un glacier, puis à fabriquer des relais que l'on garde ou que l'on abandonne sur les cimes lors d'une descente en rappel.
- 23 La corde a longtemps été en chanvre. On l'attachait à la taille, et elle était fixée à l'aide d'un matériel sommaire. Ce dispositif rendait la chute dangereuse. Il en est allé ainsi des premières ascensions du Mont-Blanc à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, jusqu'à l'invention des cordes dynamiques, des cuissards et des mousquetons légers dans les années 1960. Avant, on s'assurait au-dessus des côtes flottantes et on utilisait des anneaux autour du buste qui permettaient d'éviter l'étouffement et d'assurer un certain confort.
- 24 Dans les Dolomites, on relate aujourd'hui que les premiers baudriers étaient de fabrication artisanale. C'était le cas de ceux employés par Jürgen Masiero :
- « Les baudriers, nous nous les sommes faits, mon cousin était très technicien. Lui a construit les premiers baudriers. Nous allions ainsi. Avant encore [avec les cordes nouées autour de la taille], puis comme ça, les bretelles. Mais les premiers nous les avons construits en 1975, 1976 ».

### Une descente en rappel



© S. Barbier

Inventée en 1876 lors d'une tentative en solitaire par le guide Jean Esteril Charlet-Straton au Petit Dru, les descentes en rappel sont autant de passages. Ici un rappel posé sur la Meije.

## Les techniques d'assurage

Les premiers pitons que l'on plante dans la roche pour s'arrimer à la paroi datent du XIX<sup>e</sup> siècle. Olivier Hoibian attribue l'invention et les premières utilisations des pitons et des mousquetons, qui dateraient quant à eux des années 1920 ou 1930, à Emilio Còmici, guide et alpiniste dans les Dolomites, où les parois abruptes exigent plus qu'ailleurs dans les Alpes peut-être une méthode d'assurage sur la falaise (Hoibian 2000). Còmici avait écrit un article, traduit par un membre du Groupe de haute montagne dans les années 1930, dans lequel il relatait l'utilisation des pitons et des mousquetons pour franchir un surplomb (Hoibian 2000). Frison-Roche attribue à Alfred Couette, qui pratiquait l'alpinisme et l'escalade dans toutes les Alpes, l'introduction à Chamonix des premiers pitons et mousquetons, venus des Dolomites (Frison-Roche & Jouty 2003). Pourtant, le pionnier de l'escalade « libre », c'est-à-dire – quoique les définitions de ce terme diffèrent – sans assurage, Paul Preuss, fait déjà mention des pitons en 1911 dans un article publié dans le *Deutsche Alpenzeitung* (Preuss 1911, cité in Messner, 2000). La querelle entre celui-ci et Tita Pia, tout aussi amicale et nuancée qu'elle fut passionnée, a véritablement été à l'origine de la polémique sur l'utilisation des moyens d'assurance.

- 25 Paul Preuss a abordé la question des techniques, tout en étant le premier à essayer de la théoriser, parce que celles-ci popularisaient, pour le plus grand nombre, les espaces privilégiés. Mais pour les meilleurs des alpinistes, et parce qu'ils se pensaient invincibles,

trop s'entourer de matériel était perçu comme une manière pour les hommes de s'abaisser dans leur virilité (Preuss 1911). Preuss déclarait alors :

« Loin de moi l'idée de prêcher pour l'abolition des moyens d'assurance dans les passages rocheux ; pas un alpiniste raisonnable ne contestera leur valeur pour la grande majorité du public amoureux des montagnes et de la nature. Mais s'agissant de l'alpiniste ou du grimpeur sportif, c'est l'inverse qui me paraît important, en bref : l'assurance par des pitons qu'on plante, de même que la descente en rappel (qu'elles soient l'unique moyen de réussir une escalade ou accessoirement utilisées au cours de cette escalade) ou toute autre manœuvre de corde, sont pour moi des "moyens artificiels" critiquables et injustifiables, aussi bien au point de vue de l'alpinisme que de celui du sport » (Piaz 1999).

26 Il citait également un guide qui se rangeait à son avis :

« Voici, tiré du récit d'une escalade moderne, un exemple significatif (c'est le célèbre guide Fiechtl, tombé plus tard dans le Kaisergebirge, qui parle) : "Il est impossible de se tromper, car l'itinéraire est direct et marqué par vingt pitons." Avec l'aide des pitons et de la corde, on "fait" les passages les plus bizarres, les plus invraisemblables. Sur les murailles les plus lisses, on imite le balancier de l'horloge et c'est avec de telles acrobaties qu'on conquiert des montagnes » (Piaz 1999).

27 Cette évolution du rapport aux moyens d'assurage a marqué l'ensemble de l'histoire de l'alpinisme, aussi bien dans les courses glaciaires que dans les variantes anciennes et récentes. Elle procède du rapport entre nature et culture qui va contribuer à définir le sens des pratiques. Si la connaissance des instruments associe les alpinistes au rapport à la nature, le rapport au « sauvage » et celui attendant à la « nature sauvage », par opposition à « l'homme machine », est induit de façon plus proéminente dès lors que ces techniques ne sont pas utilisées. Pour certains, l'escalade libre désigne plus volontiers le fait de ne pas poser de moyens d'assurage entre les relais. Le très haut niveau atteint par des grimpeurs comme Catherine Destivelle ou Patrick Edlinger qui ont franchi des voies sans aucun instrument reste cependant l'apanage d'un petit nombre de champions. Mais cette mode s'est également imposée à travers le succès de la pratique du *bouldering* ou du bloc, où l'on grimpe sur des longueurs très courtes, de quelques mètres tout au plus, des voies présentant des difficultés importantes, avec comme seul outil de protection un *crashpad*, c'est-à-dire un matelas pour parer aux chutes.

28 Le choix de s'assurer ou de ne pas le faire, de poser ou de ne pas poser de relais, voire de doubler les techniques d'assurage à travers une longueur de corde ou lors d'un relais, par exemple en utilisant à la fois un coinqueur et des piolets ou un coinqueur et une sangle de rappel, se pose en revanche de façon fréquente en alpinisme d'altitude. Il relève de plusieurs facteurs qui ont trait à la fois à la solidité d'un moyen d'assurage donné et à la confiance que les grimpeurs vont lui accorder, et qui peut augmenter lorsque l'on multiplie les techniques différentes. La sécurité relative qu'offre chacun d'entre eux et la confiance établie entre les membres d'une cordée sont liées. C'est notamment le cas lorsque l'on décide d'avancer en corde tendue dans un couloir, par exemple, ce qui permet d'avancer plus rapidement mais n'autorise pas les chutes. L'évaluation de la difficulté, du temps passé dans le froid quand il s'agit d'attendre son tour lorsque des relais sont posés, ce qui peut avoir pour conséquence des gelures des doigts des mains et des pieds au premier degré, parfois des plus graves, sont autant d'éléments qui entrent en ligne de compte dans l'interaction de la cordée pour juger de la prise de risque et des possibilités d'« engagement »<sup>3</sup>.

- 29 Les techniques d'assurage ont ainsi marqué l'ensemble de l'histoire de l'alpinisme. Tiapa Langevin rappelle qu'un piton avait déjà été planté à la Meije, dans le massif des Écrins, par la cordée autrichienne d'Emil Zsigmondy dans les années 1880, au lieu-dit « la dalle des Autrichiens ». Olivier Hoibian mentionne encore des « crochets à muraille » dépourvus de mousqueton et destinés seulement à la descente en rappel, c'est-à-dire qu'ils ne pouvaient jamais servir pour s'assurer pendant la montée (Hoibian 2000).
- 30 Ce matériel forgé en fer-blanc était très lourd. En Suisse, on relate que :
- « on a forgé les premiers crampons comme on a forgé les premiers pitons. Le piton qui existe encore à l'arête nord de la Dent Blanche est celui qui a été posé quand Joseph George, le skieur, l'a faite pour la première fois en 1923. C'est lui qui l'a fait, avec son frère qui était forgeron » (entretien du 20/08/2004 avec Léon Pfister, guide de haute montagne dans le Val d'Hérens).
- 31 Les pitons sont à lame plate, en forme de cornière ou encore vrillés. Ils se plantent dans la roche et l'on y attache une sangle et un mousqueton pour s'y assurer. Les premiers mousquetons utilisés en montagne étaient quant à eux les mêmes que ceux employés habituellement pour les harnais des chevaux. Ils se sont considérablement allégés en même temps que les pitons ont la plupart du temps cédé la place à d'autres techniques.
- 32 Auparavant, Edward Whymper avait déjà inventé pour des excursions solitaires un grappin et un anneau qui permettait de poser une corde fixe et de la récupérer ensuite :
- « Long d'environ 12 centimètres, en acier bien trempé, épais de 50 millimètres [...] Il devait me servir dans les passages difficiles où il n'y aurait aucun point d'appui à la portée de la main, mais où je trouverais à peu de distance au-dessus une fissure ou une aspérité quelconque. Solidement fixé à l'extrémité du bâton ferré (*alpenstock*), on pouvait le placer aux endroits les plus favorables, et, dans ces circonstances extrêmes, je devais le lancer jusqu'à ce qu'il restât accroché à quelque obstacle suffisant pour l'arrêter. Les pointes tranchantes qui le retenaient aux rochers étaient dentelées afin d'avoir plus de prise ; enfin l'autre extrémité de ce grappin se terminait par un anneau dans lequel une corde était passée » (Whymper 1873).
- 33 Gino Buscaini note dans son livre sur les courses dans les Dolomites, à propos de la face nord de la Cima Grande di Lavaredo, dont la première ascension a été accomplie par Emilio Còmici et les frères Dimai en août 1933, comment le piton a accompagné certains exploits :
- « Pendant quelques années, la limite atteinte par Steger et Wiesinger parut infranchissable ; leur mouchoir abandonné dans les surplombs, et qui continuait à flotter, constituait un défi historique ».
- 34 Buscaini compare également les pratiques telles qu'elles se déroulent dans les années 1980 avec celles, plus engagées, des années 1930 (Buscaini 1983). Aux particularités des Alpes occidentales et orientales se sont associées des difficultés et des étapes de progression spécifiques et différentes. Le plus haut degré de difficulté dans les Alpes occidentales sera celui des grandes faces nord des Grandes Jorasses, du Cervin, de l'Eiger... Dans les Dolomites, ce sera au contraire celui des surplombs et des toits dans les grandes voies d'escalade en faces nord de ces cimes vertigineuses restées inviolées plus longtemps que les autres.
- 35 À propos de la face nord-ouest de la Civetta, Buscaini rappelle que Lettenbauer et Solleder n'utilisèrent que douze pitons lorsqu'ils en firent la première ascension le 7 août 1925 (Buscaini 1983). Enfin, il rapporte que le Viennois Philipp, qui a ouvert avec Flamm une variante par le dièdre sur la paroi nord-ouest de la Civetta, a ensuite fait une chute de quarante mètres sur la voie directe de la face nord de la Cima Grande, où tous les pitons

ont sauté les uns après les autres et seul le dernier a tenu bon et lui a sauvé la vie. Il s'est contenté par la suite de la pratique des courses glaciaires. Pour Reinhold Messner, c'est l'utilisation d'un grand nombre de pitons qui abaisse le niveau des voies (Messner 1975).

## Des modifications des techniques à l'apparition d'une réflexion sur la manière et les moyens

La progression en course est, en ce sens, une écoute commune de soi et de l'autre ou bien des autres. Cette écoute reste une condition de la réussite ou la cause de l'échec ou de l'accident, à l'instar de la chute mortelle des compagnons d'Edward Whymper lors de la première ascension réussie au Cervin. Cette dimension psychologique est enseignée aux enfants, en escalade par exemple, aussi bien qu'aux adolescents, en ski de randonnée, à la montée ou bien à la descente, en escalade, en cordée sur un glacier. C'est là le début de l'apprentissage d'un savoir que l'on ne peut pas aisément transcrire.

- 36 La question des techniques d'assurage et de leur utilisation fait toujours l'objet d'une réflexion et d'un référentiel commun. Les techniques ont transformé les pratiques. Les pitons ont été scellés avec du ciment ou bien de la résine, confirmant l'existence d'une « escalade artificielle » par opposition à l'escalade libre. L'une des révolutions dans la pratique de l'escalade a été l'apparition vers 1970 des *spits* de la marque Spit roc, qui ont transformé le rapport à la grimpe et aux fissures dans les parois. Il s'agit de chevilles auto-foreuses qui se posent au moyen d'un marteau et d'un tamponnoir. Le goujon à auto-expansion est un autre moyen d'assurage. Il peut être posé au moyen d'un tamponnoir ou, plus généralement, d'une perceuse. Associés aux cordes dynamiques, dont l'élasticité amortit la chute, aux mousquetons légers et résistants, et aux baudriers, ils ont contribué à normaliser l'escalade au sein des pratiques. Tandis qu'une chute dans le cadre de l'escalade était déjà désignée par le terme « dévissage », l'introduction de telles techniques ne pouvait pas ne pas induire de débats sur ce qu'elles modifiaient dans les comportements. Pour les anciens, qui voyaient se vaincre des voies considérées comme infranchissables jusqu'alors, les jeunes étaient devenus peureux. Pour Maurice Rebetaz, un ancien guide suisse :

« La plupart de ceux qui ont vaincu les grandes faces, ils les faisaient presque toutes en artificielle. Alors on disait : "au lieu de planter des pitons ils s'amuse à forer quand il n'y a pas de fissure". Sinon ils utilisaient les fissures pour planter des pitons et pour se tirer dessus. Finalement on pourrait apporter des échelles aussi. Une succession d'échelles et puis grimper comme ça ».

- 37 L'utilisation d'étriers, à partir des années 1950, et de cordes « à double » pour faire par exemple des mouvements de pendules, a également contribué à établir la définition de l'escalade artificielle. Tita Piazz raconte qu'au début du xx<sup>e</sup> siècle, un certain Garbari avait fait hisser sur le Campanile Basso une perche de bois pour forcer le dernier mur, jusqu'alors vaincu (Piazz 1999). Piazz évoque également l'utilisation, du temps d'un dénommé Winkler, de lancers de cordes et de grappins, manœuvres également effectuées par Edward Whymper.
- 38 Dans les Dolomites, les voies munies de *spits* sont très rares par rapport aux voies traditionnelles avec des pitons, voire de vieux pitons. Les voies équipées se trouvent surtout dans les falaises, en escalade sportive. Reinhold Messner a par exemple défini les voies du septième degré de difficulté par le rejet des pitons à expansion et des *spits*, qui rendent les voies difficiles aisément franchissables (Messner 1975). Le choix de cette



difficulté a ensuite été une définition structurante en alpinisme d'altitude et en escalade pendant la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. D'autres facteurs liés aux techniques ont aussi apporté une plus grande sécurité en montagne. L'amélioration des cordes et de l'habillement, l'apparition des casques et des baudriers ont également contribué à diminuer le nombre d'accidents, qui ont souvent lieu de nos jours sur les sentiers de randonnées ou dans les *viae ferratae* fréquentées par les touristes.

- 39 Dans les Alpes, l'utilisation des *spits* suscite cependant une polémique, qui poursuit celle entamée dans l'après-guerre par des gens comme Lucien Devies (Hoibian 2004) à propos des pitons. On la retrouvait également en Suisse, où Léon Pfister se souvient :
- « Le fils de Maurice Couette, quand il a su que quelqu'un avait planté dans la Javel un piton pour s'assurer à la montée, il est parti de nuit l'arracher et le lancer en bas puisqu'on ne salit pas les montagnes avec des bouts de fer. Il faut se replacer dans le contexte, se situer dans le moment ».
- 40 Les guides de montagne, par exemple ceux des Dolomites, veillent aujourd'hui à préserver les voies classiques d'une « mise en sécurité » trop importante. Le débat concerne en Autriche également la face nord de la Laliderer, une grande voie en 6b+ qui n'a pas été équipée jusqu'à présent de *spits*.
- 41 L'« engagement » prôné par les alpinistes peut se définir comme un modèle de valeur et d'action, cristallisé dans l'idée qu'il est propre aux alpinistes plus âgés qui ont fait de l'alpinisme à une époque où les conditions de sécurité actuelles n'existaient pas et continuent de le pratiquer de la même manière. Les voies engagées sont ainsi considérées de la sorte essentiellement pour leur difficulté, mais aussi pour l'état dans lequel elles se trouvent. C'est-à-dire que l'engagement va essentiellement servir à définir des voies difficiles, cotées « TD » dans l'échelle de difficulté des voies, comme la face sud de la barre des Écrins, les faces nord de l'Eiger, du Cervin, ou des Grandes Jorasses, mais il peut aussi définir des voies moins dures mais dangereuses parce qu'elles présentent une roche fragile. Le Pic Gaspard à côté de la Meije ne présente par exemple pas de grandes difficultés d'escalade mais reste une voie engagée étant donné qu'il présente un rocher friable, du schiste, à gravir parfois à l'aplomb de 1 500 mètres de vide, un peu au-dessous de 4 000 mètres d'altitude.
- 42 Si les difficultés techniques contribuent essentiellement à classer les voies, ce danger objectif introduit également cette notion d'engagement et renvoie aux conditions d'escalade des générations précédentes. Le matériel actuel offre la possibilité d'une mise en sécurité plus importante mais l'appréhension du danger est ainsi perçue de façon globale, car ce danger est toujours présent. Les guides ont transmis cette conception qui confère l'unicité aux pratiques. En dehors de la compétition, les voies classiques sont encore « répétées » selon le modèle des alpinistes de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle qui a parachevé la définition de l'alpinisme moderne. Chaque pays exige des candidats au concours d'aspirant guide dix courses de niveau difficile, à partir du 6a en montagne, réalisées en « alpine », c'est-à-dire dans les Alpes, sans *spits*, alors qu'en Himalaya le terme désigne une ascension légère par opposition aux expéditions lourdes, à partir de 2 500 mètres d'altitude, sur au moins 350 mètres de dénivelée. Une course jugée très difficile est nécessaire pour l'obtention du diplôme de guide en France. L'École nationale de ski et d'alpinisme donne parmi les exemples de ces voies désignées dans la rubrique « engagement » la face nord de l'Eiger, la face nord directe de la Meije ou la face nord de l'Ailefroide.

43 L'apparition des *spits* a également fait augmenter le nombre de parois artificielles. Le sentiment écologique se retrouve également aujourd'hui chez les alpinistes de tous les pays, autour de la thématique de l'utilisation des pitons, des *spits* et des coinceurs. Entre la sécurité des êtres humains (les pitons comme les coinceurs peuvent se détacher) et la préservation de la nature (les pitons et les *spits* abîment les parois), le comportement des Anglais a été déterminant en imposant avant les autres l'utilisation des *friends* (coinceurs qui sont des systèmes d'assurage amovibles). L'anglicisme *friends*, qui désigne originellement les coinceurs, n'est pas non plus innocent étant donné la grande implication des Anglais dans la conquête des Alpes au XIX<sup>e</sup> siècle et aussi dans cette manière alternative qu'ils ont développée pour s'assurer, qui a forgé leur réputation. Sylvain Conche mentionne dans un manuel d'escalade :

« L'ancêtre du coinceur que nous connaissons aujourd'hui est un écrou traversé par un anneau de cordelette, de sangle ou de câble. Il a vu le jour en Grande-Bretagne, pays où depuis toujours les grimpeurs ont une conception de l'escalade extrêmement engagée, pour ne pas dire exposée, et très respectueuse du milieu naturel » (Conche 2004).

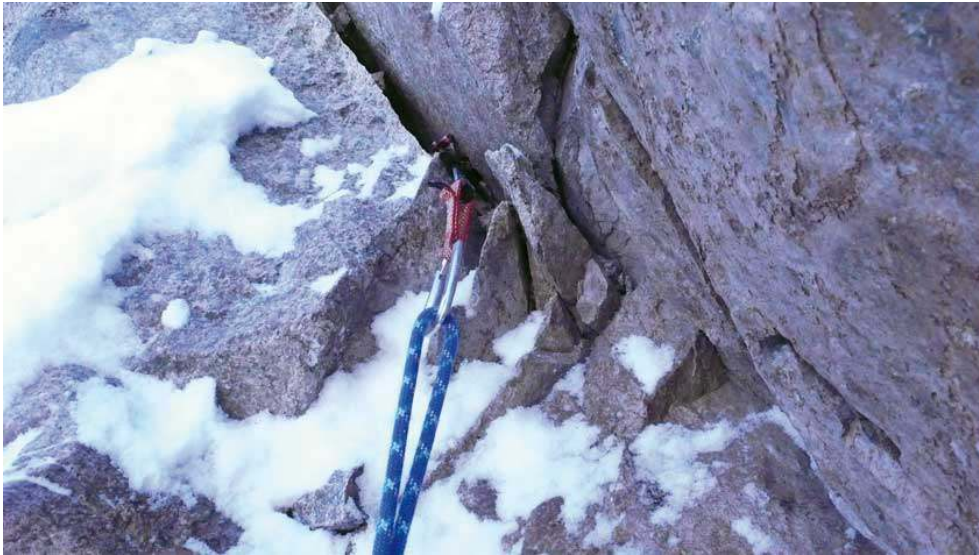
44 Le coinceur a remplacé en quelque sorte le coin de bois, celui qui ressemble le plus à un écrou est appelé *nut*, noisette. À face crantée, on peut en poser un ou deux, que l'on jumelle, dans une anfractuosité. Différentes formes existent, *eccentric*, *offset* à tête polygonale irrégulière... Roger Frison-Roche affirme à ce propos :

« Les premiers coinceurs d'escalade spécifiques (en plastique ou en métal) n'apparaissent qu'en 1969 en Europe continentale. Puis viennent les coinceurs à came, et enfin, en 1974, l'Américain Ray Jardine invente les *friends*, coinceurs à ressort qui peuvent tenir et supporter une chute jusque dans une fissure à angle obtus » (Frison-Roche & Jouty 2003).

45 Chaque technique comporte son risque afférent. Celui du coinceur réside dans l'utilisation que l'on fait de cet objet amovible. Le guide Benjamin Thevenaz évoquait en 2003 un accident mortel qui a eu lieu en Suisse cette année-là, suite à la mauvaise utilisation d'un coinceur :

« Deux jeunes candidats à l'*aspi*, ils n'étaient encore pas *aspi* ni l'un ni l'autre, pas fils de guides, rien du tout, ils partent d'ici, ils vont faire les Douves Blanches, ils attrapent la grêle. L'un des deux, ils avaient -exactement le même niveau donc ils ont décidé conjointement de partir, pose un -coinceur dans une fissure pour tirer un rappel, c'est lui qui met le coinceur, il se pose sur la corde, il descend au bout du rappel. Son copain, pris de panique avec l'orage, la foudre, la grêle et compagnie, il vient, il prend la corde, malheureusement il la soulève cinq centimètres de trop. Le coinceur sort et il part à la renverse dans la paroi ».

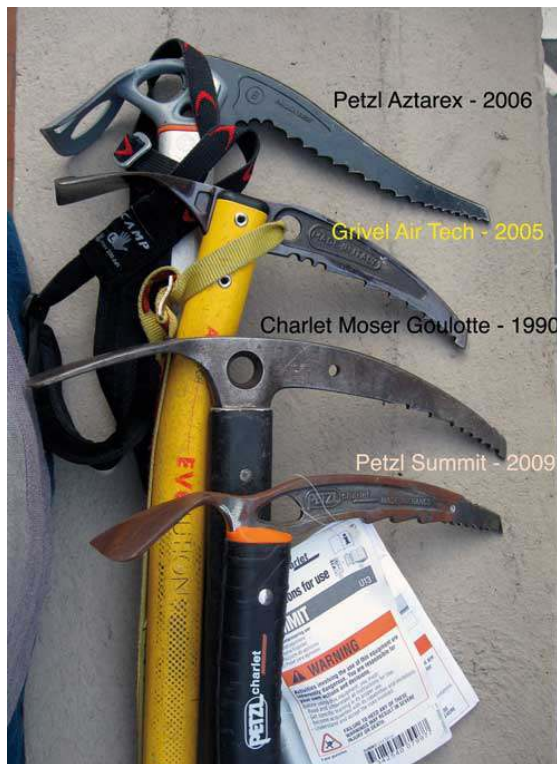
### Un coinqueur



© Duez

Les coinqueurs, ou *friends*, ont été employés en Angleterre pour remplacer les *spits* et autres pitons sur les parois rocheuses. Ils se sont ensuite répandus dans tout l'arc alpin. Ils rendent possible une mise en sécurité relativement importante quand ils peuvent être posés correctement et permettent également de s'assurer bien plus vite qu'en plantant un piton, un *spit* ou encore une vis à glace.

- 46 Enfin, on « mousquetonne » de la même manière, sur chacun des systèmes d'assurage, avec des « dégaines », pour s'attacher. La dégaine est une courte sangle munie de deux mousquetons. Le terme évoque le geste que l'on doit faire pour la poser en la décrochant du baudrier au niveau de la ceinture, en allant l'accrocher sur un *spit* ou un piton et en tirant sur la corde pour la fixer au second mousqueton. Elle fait correspondre l'imaginaire de l'alpinisme à celui des westerns, tout comme *die Karabiner* désigne le mousqueton en allemand, alors que le masculin désigne la carabine. Pour la plupart des alpinistes sur rocher et en salles d'escalades, la grimpe se pratique en revanche exclusivement au moyen d'un assurage sur des *spits*, où l'on assure la corde tous les quelques mètres au fur et à mesure de la progression.
- 47 Entre le corps et le prolongement d'un objet dont le corps est l'hôte et dont dépend aussi bien la réussite de la course que la vie de l'homme pendant son ascension, les différents moyens de s'attacher et les parois, il y a une relation intriquée qu'il est difficile d'exprimer ici. Si cette participation étroite ne va pas jusqu'à la fusion, la bonne utilisation des instruments sera au contraire l'occasion d'une formation de la personne. Quelle que soit la technique employée, la dimension la plus importante, mis à part la condition physique et la connaissance des techniques propres à chacun des outils ou des instruments, est l'état psychologique.
- 48 Si l'on peut leur associer un symbole de puissance, d'autant plus accru que les formes actuelles permettent de réaliser des progressions de plus en plus difficiles et s'ils ont fait l'objet de l'appropriation de la part des guides qui en ont fait, avec la corde, « leur instrument » ou tout au moins leur emblème, les piolets sont employés uniquement dans le cadre des pratiques alpines. Ils rejoignent cependant les connotations prêtées aux autres instruments des alpinistes, comme le baudrier dont le terme désignait déjà auparavant la ceinture qui sert à maintenir les épées.



© F. Pecchio

- 49 Les premières évolutions du piolet avaient déjà suivi cette progression, depuis sa naissance :

« Le piolet était une invention chamoniarde, une combinaison d'une sorte de hache courte utilisée par les cristalliers et de l'alpenstock. [...] Les personnes natives du Haut Valais qui voulaient se rendre au Val d'Aoste devaient traverser un col sur un glacier : les paysans de Chamonix pouvaient aller sur le Mont-Blanc mais ils avaient besoin d'un outil pour extraire le cristal dont la recherche s'était transformée en une industrie locale » (Freshfield 1920).

- 50 La marque chamoniarde Simond rappelle encore aujourd'hui que cette tradition familiale est née en 1860, lorsque François Simond, un forgeron qui fabriquait avec son frère des outils agricoles, conçut les premiers piolets alors que les Anglais découvraient Chamonix. Les frères Simond se sont ensuite consacrés à la fabrication de ces instruments pour la montagne. Pour Lucien Devies, il y avait ainsi deux écoles pour la tenue du piolet dans les années 1930 :

« À l'exemple de Welzenbach, les Allemands étaient pour ce qu'on appelle aujourd'hui le piolet appui, le piolet étant tenu par sa partie supérieure à hauteur de la hanche. Par contre, la technique française, à l'exemple de Jacques Lagarde, était ce que vous appelez le piolet traction. Le piolet servait à la fois à se tirer [...] et à maintenir l'équilibre. Une main se plaçait à l'extrémité inférieure du manche, l'autre au milieu du manche et on faisait mordre le piolet assez haut » (Hoibian 2004).

- 51 Les premiers piolets étaient constitués d'une tête en fer forgé, semblable à un marteau mais plus fine et beaucoup plus longue, hybride entre le marteau et la lame d'un couteau. Le piolet est apparu par la combinaison de l'*alpenstock*, bâton de télémark (le télémark étant une ancienne technique de ski où l'on soulève le talon et l'on abaisse le genou près du ski dans les virages) et du pic à glace utilisé par les chasseurs cristalliers pour détacher les cristaux. Au cours du xx<sup>e</sup> siècle, des dents à l'avant de la pointe sont également

apparues pour permettre une plus grande accroche. Les piolets ont considérablement évolué. Le premier piolet court au manche recourbé, adapté par sa forme aux parois de glace verticales, est né vers 1975. Baptisé « chacal », il a permis l'apparition de l'ascension des cascades de glace. Cette pratique s'est répandue à partir des *Icefalls* écossais, dans les cascades de glace et les séracs des Alpes.

## Entre pratiques sportives et sports

L'analyse de ces instruments et de leur utilisation nous a permis de constater que l'alpinisme est ainsi caractérisé par des dangers objectifs et subjectifs. C'est avant tout l'amélioration des techniques qui a contribué à la « maîtrise partielle de la violence », pour reprendre l'expression de Norbert Elias et Eric Dunning (Elias & Dunning 1994), qui apparaît plus précisément en ce qui concerne l'alpinisme, dans les rapports entre les hommes et les éléments, à travers les accidents. Par cette maîtrise partielle de la violence des chutes et des avalanches, l'alpinisme quitte le statut de pratique sportive, dont on retrouve l'idée similaire en pays germaniques dans l'utilisation du terme *Sportart*, pour celui de sport. Les risques inhérents à ce sport sont élevés pour les alpinistes eux-mêmes ou à l'encontre des autres alpinistes. Peut-être la référence à Ernest Hemingway qui compare la corrida à d'autres pratiques violentes et non-violentes pouvant inclure la sexualité ou la mort sera une manière de mettre en exergue l'intérêt que les alpinistes confèrent à leurs pratiques, même si la sexualité apparaîtra presque toujours de façon uniquement métaphorique à l'intérieur des pratiques (Hemingway 1960).

- 52 Entre nature et culture, les outils sont le prolongement des membres et des actions humaines, lesquelles prennent sens au travers des instruments et des « terrains » qui définissent les pratiques. C'est dans ce sens-là que les outils induisent un rapport particulier. Ils ne sont pas tant des objets magiques que des objets bénéfiques puisqu'ils permettent des pratiques spécifiques. Ce sont leur forme et leur transformation qui ont contribué à définir les démarches des alpinistes, étant donné qu'elles ont induit de nouvelles possibilités depuis l'invention de l'alpinisme et ont permis ce développement de la pratique classique tout autant que le développement des variantes de celle-ci. C'est une dimension que l'on retrouve également dans leur entretien.
- 53 Les instruments épousent ainsi les évolutions qui ont eu lieu tout au long l'histoire de l'alpinisme, des premières ascensions du Mont-Blanc jusqu'à celles des séracs, des cascades de glace ou des bivouacs dans les parois verticales. Ils permettent d'imaginer les voies les plus directes franchies par les meilleurs alpinistes, voies que l'on imaginait impraticables dans les années 1950.
- 54 Les vieux guides considèrent aujourd'hui avec plaisir le matériel léger, solide, ergonomique et fiable qui permet, tout autant que les progrès dans le développement physique et mental et la connaissance de l'environnement, d'augmenter les performances et de conférer une légitimité aux alpinistes d'aujourd'hui. Ainsi, la progression du matériel ne représente pas seulement une réduction des difficultés, mais permet plutôt une transformation de cet « engagement » défini par les guides. L'alpinisme est une pratique où le danger reste consubstantiel au plaisir.



---

## BIBLIOGRAPHIE

- Allain, Pierre, 1956, *L'Art de l'alpinisme*. Paris, Amiot Dumont.
- Amiguet, Philippe, 1936, *Technique et poésie de la montagne*. Paris, Éditions Bernard Grasset.
- Buscaini, Gino, 1983, *Les Dolomites orientales*. Paris, Éditions Denoël (« Les 100 plus belles courses et randonnées »), traduit de l'italien par Françoise Rébuffat.
- Choffat, Jean-Marie, Guinot, Robert, & Peysson, Yves, 2000, *Grand alpinisme. Récits alpins 1919-1999*. Chamonix, Éditions Guérin.
- Conche, Sylvain, 2004, *Escalade en terrain d'aventure. S'initier et progresser*. Paris, Amphora.
- Elias, Norbert & Dunning, Eric, 1994, *Sport et civilisation. La Violence maîtrisée*. Paris, Fayard.
- Freshfield, Douglas W., 1920, *The life of Horace Benedict de Saussure*. London, Edward Arnold.
- Frison-Roche, Roger & Jouty, Sylvain, 2003, *Histoire de l'alpinisme*. Paris, Arthaud.
- Hemingway Ernest, 1960, *Mort dans l'après-midi*. Paris, Éditions Gallimard (« le livre de poche ») traduit de l'américain par Daumal René.
- Hoibian, Olivier, 2000, *Les Alpinistes en France 1870-1950. Une histoire culturelle*. Paris, l'Harmattan (« Espace et Temps du Sport »).
- Hoibian, Olivier. ed., 2004, *Lucien Devies. La Montagne pour vocation*. Paris, l'Harmattan (« Sports en société »).
- Messner, Reinhold, 1975, *Le Septième degré*. Paris, Éditions Arthaud.
- Messner, Reinhold, 2000, *Paul Preuss*. Grenoble, Éditions Guérin.
- Piaz, Tita, 1999 [1963], *Le Diable des Dolomites*. Paris, Éditions Arthaud, traduit de l'italien par Félix Germain.
- Whymper, Edward, 1873, *Escalade dans les Alpes*. Paris, Librairie Hachette & Cie.
- Zsigmondy, Emil, 1886 [1835], *Les Dangers de la montagne. Indications pratiques pour les ascensionnistes*, Paris, Librairie Fischbacher, traduction par A. Lemerrier.

## NOTES

1. Par souci et engagement d'anonymat, les noms et prénoms employés dans les citations sont fictifs. Ils ont été choisis parmi des prénoms et des noms de famille courants dans chacun des quatre pays étudiés, et toute homonymie serait fortuite. Les noms d'autres alpinistes et guides cités, qui n'ont pas été interviewés au cours de la thèse, ont été conservés. J'emploie indifféremment les termes de « guides », « guides de montagne », et « guides de haute montagne » pour désigner le seul métier existant aujourd'hui et concernant l'alpinisme qui est celui de guide de haute montagne, avec son passage par l'état d'apprenti auquel correspond l'appellation d'aspirant-guide.
2. À l'exception des *viae ferratae* et des randonnées à pied ou en raquettes à neige qui sont, comme les sports d'hiver en stations, surtout destinées au grand tourisme. Elles sont encadrées

par les accompagnateurs en moyenne montagne, auxquels l'utilisation de la corde et du matériel d'alpinisme est défendue puisqu'elle est réservée chez les professionnels aux guides de haute montagne.

3. Les petites gelures abîment ou font tomber les ongles, et ne nécessitent qu'une prise de médicaments légers, tel l'Aspégic qui permet de réactiver légèrement la circulation sanguine. Les expositions prolongées au froid, notamment lorsque des cordées se retrouvent bloquées dans une voie, peuvent occasionner des gelures plus graves. Un médicament mis au point à l'hôpital de Chamonix permet désormais d'éviter plus fréquemment les amputations lorsque ces accidents surviennent. Ce médicament occasionne alors des maux de tête passagers mais douloureux et ne sont utilisés par les chirurgiens qu'en cas de gelures importantes.

## RÉSUMÉS

**Les Instruments de l'alpiniste.** Entre la découverte ou la pratique encadrée de l'alpinisme, qui peut être faite avec l'accompagnement d'un guide de haute montagne, et les pratiques engagées, les instruments sont les supports de pratiques auxquelles ils contribuent à conférer un sens. Une analyse de ces instruments permet ainsi de comprendre les pratiques, ainsi que les représentations qui leur sont associées.

La corde, les chaussures, les crampons, les piolets, les moyens d'assurages comme les *spits* et les coinçeurs, les vis à glace, le casque ou encore les skis dans le cadre des pratiques hivernales, constituent l'essentiel de ces instruments qui n'ont pas toujours été aussi sûrs que de nos jours. Les pratiques se sont également modifiées, et leur appréhension permet aussi de comprendre comment le rapport, ou plutôt le recours à la sécurité dans l'alpinisme s'est transformé en quelques générations. Les risques encourus sont généralement moindres dans le cadre des pratiques correspondant à un cadre « normatif », tandis que les limites physiques sont constamment repoussées. Le questionnement de cette histoire de l'évolution des techniques apparaît ainsi comme une préoccupation constante des pratiquants eux-mêmes : on renvoie volontiers aux anciens guides de montagne et aux pratiques du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'aux années 1930 pour rappeler que l'on grimpeait alors sans moyens d'assurage et qu'une fois gravies, il fallait savoir franchir les voies en désescalade à la descente. Mais l'ascension des grandes faces nord, avec ou sans pitons, spits ou vis à glace, se pratique encore de façon exposée, quand ce n'est pas en corde tendue, ou sans assurage, et la chute reste alors interdite.

**The Climber's Tools.** From the discovery or supervised practice of alpinism with a mountain guide, to more engaged practices, the instruments are the supports of practices to which they contribute to confer a direction. An analysis of these instruments thus makes it possible to understand the practices as well as the associated representations. The rope, the shoes, the cramps, the ice axes, the means of insurance like Spits and Friends, the ice-screws, the helmet or the skis within the framework of the winter practices, constitute the core of these instruments which were not always as sure as nowadays. The practices also changed and their apprehension makes it possible to understand the recourse, to security in alpinism was transformed in just a few generations. The incurred risks are generally less in the practices corresponding to a normative framework, even though the physical limits are constantly pushed back. The questioning of this history of technological developments seems a constant concern of the practitioners themselves : one returns readily to the old mountain guides and the practices of the

19th century up to the 1930's to recall that one climbed then without any means of insurance, and that once climbed-up, it was necessary to climb-down. But the ascent of the large Northern mountain walls, with or without pitons, Spits or ice screw, is still practised in an exposed way, when it is not tended rope or without insurance and the fall remains prohibited.

## INDEX

**Mots-clés** : alpinisme, cadre normatif, danger, évolution des techniques, moyens d'assurance, pratiques

**Keywords** : alpinism, means of insurance, normative framework, practices, risk, technological development

## AUTEUR

**JEAN-BAPTISTE DUEZ**

Docteur de l'EHESS

[jbduez@hotmail.com](mailto:jbduez@hotmail.com)